

« CHANTAL, OU LE PORTRAIT D'UNE VILLAGEOISE » DE LUC FERRARI

Jérôme Joy

Étudiant Ph.D. En art audio et musique expérimentale, Université Laval Québec

Locus Sonus – audio in art, groupe de recherche, <http://locusonus.org/>

Professeur à l'École Nationale Supérieure d'Art de Bourges, France

joy@thing.net, support@locusonus.org

<http://jeromejoy.org/>

(Texte publié In livret du cd « Luc Ferrari – Chantal ou le portrait d'une villageoise », publié par Jérôme Joy et Brunhild Ferrari-Meyer, (pp. 5-8), label Ohm Avatar, Ohm 051, Québec, 2009)

.....
Chantal, ou le portrait d'une villageoise (juillet 1977 - avril 1978) - 40'

Bande magnétique stéréo.

Réalisé en collaboration avec Brunhild Meyer.

1976. Un été très sec. Luc Ferrari et Brunhild Meyer chez des amis, près de Paris, sont couchés dans l'herbe. Ils étudient la carte de la France et font des projets de vacances. Luc demande à son ami qui est en train d'arroser son jardin, de lui envoyer une goutte d'eau. Elle tombe sur un petit village dans les Corbières, une région viticole dans le sud de la France. C'est là où ils décident d'aller en vacances. Ils parlent avec les gens, avec le facteur, les jeunes, avec le curé et l'anarchiste.

Comment vit une jeune femme née dans un village, 22 ans, un enfant, mariée à un artisan maçon, le SMIG pour le ménage. Elle dit ses occupations, ses désirs, ses troubles, ses problèmes de femme, la recherche de son émancipation.

.....
« Vous faites quoi comme métier? Je suis compositeur. Et ça se passe comment? Je suis couché en travers de la vie et la vie me traverse, comme tout le monde » (Luc Ferrari, Autobiographie n°14)

Lorsque Luc m'a envoyé la bande magnétique de "Chantal", nous étions en 1985 ou 86 je crois, je n'avais jusqu'alors jamais écouté cette œuvre. Mon intérêt était croissant tant les rares commentaires que j'avais lus à son propos soulignaient le caractère singulier et unique d'une œuvre inclassable voire dérangement. Mon travail m'amenait depuis quelque temps à déborder la microphonie et la prise de son électroacoustique, pour des phonographies "inventées" semblables à des aventures *live* où le micro était laissé ouvert malgré tout et dans lesquels ma présence prenait parfois l'allure de performances improvisées avec les contextes. Le principe d'œuvre m'intéressait peu en tant que tel et j'avais trouvé dans le travail de Luc des clins d'œil et des risques que je comprenais parfaitement; d'où ma demande que je lui avais faite de m'envoyer cette œuvre inédite, afin de stimuler ces risques permanents dont nous avons besoin. Je cherchais des étonnements.

J'ai donc découvert avidement "Chantal", dont le sous-titre "Portrait d'une jeune villageoise" est déjà une intrigue en lui-même : musique ? documentaire ? reportage ? pièce ou scène radiophonique ?

Peu importe, Chantal / Luc m'a complètement séduit et emporté. Comment en écoutant ne pas imaginer les espaces de cette aventure humaine et musicale, ces moments estivaux qui marquent la peau et les souvenirs - j'avais visité autrefois les Corbières et été fasciné par ces paysages, mais dans "Chantal" nous sommes dans des intérieurs, sentant la touffeur extérieure de l'été filtrée par les murs -, et comment ne pas être happé tout de go par cette voix/visage dans ce qu'elle dit de ses désirs, de ses tourments et de ses hésitations ? Comment ce microphone, loin d'être caché ou d'être journalistiquement le prolongement d'un bras tendu, devient une sonde amicale, intime, et est laissé ouvert en laissant courir le flux des pensées ? Il capte, désinvolte voire espiègle, provoque ce pique-nique de l'écoute. Tout semble intouché, alors que les mixages et les montages de séquences marquent un dessin - étymologie du mot portrait - très précis et composé, et construisent des espaces, des plans discrets.

Une écoute rapide donnerait l'impression que le seul état musical se trouve contenu dans les intermèdes instrumentaux, respirations flottantes et balancées qui rythment sans le vouloir, suspendent et distordent les conversations, qui "interruptent", accompagnent, joignent et se triment parmi les fragments organisés de ce qui semblerait un reportage pris sur le vif. Alors qu'en étant hétéroclite et *déformel*, il s'agit de se libérer des systèmes, de se rapprocher de l'improvisation quotidienne. Ces leitmotiv répétés et lancinants reconstituent le fil "sentimental" de la rencontre. "Chantal" prend le contre-pied de la musique de studio, pourtant elle l'est, de studio, mais là, "portable", évadée sur le

terrain. Luc compose liminalement dans les contextes, fabrique des écoutes d'une musique impromptue.

Chantal est-elle l'objet et la cible de cette œuvre ? sans être ni sociologique ni biographique, ni encore pornographique - elle pourrait être érotique -, cette œuvre est politique, incorrecte et critique : la musique cherche son émancipation, sa révolte et son dépassement. Elle témoigne d'une modestie de l'engagement musical : la musique en actes qui prend parti, qui participe (en plein air, loin d'être confinée). Chantal, serait-elle la muse d'une utopie musicale commune ?

L'équipe n'était pas celle d'un tournage, s'implantant dans un endroit avec son programme déjà en tête pour organiser son "spectacle", pour d'une part ponctionner ce qu'elle a prévu et d'autre part pour déposer son attirail : il s'agirait plutôt d'une équipe de "détournage", d'un atelier en plein air. Déjà la goutte d'eau, prémice du déplacement à Tuchan, a détourné l'attention de ce qui peut-être était convenu : partir, visiter, se déplacer, enregistrer des sons, des ambiances, repartir et re-composer. Il doit être souligné le rôle étrange des vacances et des promenades dans le travail de Luc et de Brunhild : des errances et des prétextes à enregistrer et à écouter autrement, tout en composant, en organisant.

Ils se promènent disponibles comme nous le sommes rarement; libres enregistreurs des déplacements improvisés, ils happent les moments furtifs, réfléchissent en actes, sans définir.

Des sons, rien que des sons, juste des sons, assemblés par chance ou momentanément devant le microphone; pourtant, Chantal parle d'une époque, commente et se livre. Au fur et à mesure, se dessine au travers de "Chantal" un contexte général à partir d'un point de vue, et les interdits peuvent être ainsi bravés, autant dans l'œuvre elle-même, entre vérité et mensonge, presque amoral et en prise avec ses dehors, que dans les propos de Chantal : ses états amoureux, la politique et les idéologies, la condition féminine, le désir féminin, ses exubérances, ses désolations. Les échos de la société et du quotidien s'immiscent, non manifestes, et replacent la musique comme acte social, dans les prises de son, dans les conversations / rencontres enregistrées, etc. Nous entrons en discussion et à la fois en connivence, en intimité sentimentale, relayés dans ces enregistrements par les interlocuteurs du moment. Nous entrons dans sa tête. Plaisir et désir du son, plaisirs et désirs de Chantal.

Finalement elle nous parle, à nous, ses auditeurs; la musique devient trouble, non-aboutie, active. Tout n'est qu'expérience, qu'engagement dans l'expérience.

Il m'a semblé tout de suite être assis auprès de Chantal et de Luc, et je crois que l'auditeur ou l'auditrice aura aujourd'hui encore l'impression d'être parti(e) en vacances sonores avec l'équipe dont les voix au long de cette œuvre interrogent Chantal au côté de Luc.

Je n'avais rien écouté de semblable. Fort, très fort. Je n'avais jamais eu cette sensation de proximité qui évacue toute impression de regarder, protégé, ce qui se passe, là. Une expérience du toucher par le son. Je me surprends parfois, lors de l'écoute, à poser moi aussi des questions à Chantal - mais qui restent, elles, sans réponse -, à la reconforter, à la faire rire, ou encore à l'agacer, à la déranger. "Chantal" ne m'a pas laissé indemne. Elle est le corps qui porte l'écoute. Quoi de plus musical que d'incorporer l'écoute, de donner chair à l'écart et la distance qui séparent nos oreilles de la membrane des haut-parleurs face à soi ? "Chantal" devient quotidienne.

J'écris, là, en écoutant "Chantal". "Je ne sais pas où elle est, je ne sais pas où elle est ...". Lorsque il y a deux ans, poussé par François et par Erik, je demandais à Brunhild son accord pour réaliser cette édition, j'appris avec surprise qu'elle ne savait où se trouvait le *master* de "Chantal", qui avait dû être égaré. Il était donc temps de partager ma chance, de partager la voix de Chantal et celle de Luc ...

Un impromptu avec une fille.

Jérôme Joy, 12 janvier 2009

.....

Autobiographie N° 11

... parce que je trouve ça assez bien d'essayer d'expliquer les différentes périodes de ma vie ou de mon travail, non pas avec un sérieux à défoncer les moulins à vent ; ... plutôt avec la désinvolture qu'on peut se porter et qui permet de se supporter et de finalement parler de toutes sortes de choses...

... parce que j'ai écrit pas mal d'autobiographies contradictoires et que ça fait plusieurs années que je n'en écris plus ... j'ai eu des courbatures à mes autobiographies ... (aujourd'hui j'ai vu dans le métro, à la station La Motte Piquet Grenelle, cette inscription : "Ne parle pas le langage des ordinateurs", je me demande bien ce que ça peut bien vouloir dire) ...

... lorsque je parlais de mes travaux, je les classais par genre. Mais maintenant, j'ai assez envie de parler de périodes, encore qu'elles se mélangent les unes aux autres, mais ce n'est pas grave, c'est probablement normal et si je parle de trois périodes, ça n'est pas trop abusif ... Alors, pour ne pas les mélanger, je leur ai mis des couleurs.

Ainsi, la première période de ma vie, en gros, je l'ai appelée noire. C'est celle qui correspond à une tendance sérieuse ou la post-série (comme on voudra), mais il ne faut pas confondre avec série noire, dans ce cas, noir n'est

pas taché de *péjoratif* mais plutôt d'anarchie ... puisque pour moi l'emploi de la série a toujours été anarchique ; je me demande pourquoi j'en parle si ce n'est pour situer "Interrupteur" qui représente justement la fin de cette série-là.

Disons que la période noire a été celle de l'expérimentation des méthodes de composition, puisqu'en même temps, j'expérimentais dans les domaines de la musique concrète et électroacoustique sans penser à mal, tout au moins en pensant formel en premier lieu. Parce qu'alors, en second lieu, c'était plutôt *déformel*, dans le sens où la forme pour être vivante devait porter sa *déforme*, son excavation, son explosion et la négation d'elle-même par le mépris. Ou plutôt que le mépris, c'était une sorte d'*outrépassage* qui permettait de la désacraliser et de la transformer en l'associant à des idées hirsutes. Dans les "Visages" ou les "Sociétés", par exemple. Ou les "Tautologos" basés sur la reconnaissance des faits quotidiens, qui en cycles superposés donnent une représentation chaque fois différente, faisant ainsi apparaître les premières idées de répétition. En fait, j'en avais assez de l'absence de répétition et de la série qui la bannissait, pensant qu'à part les quelques décades de structure en perpétuelle variation, toutes les musiques - populaires ou classiques - du monde et de l'histoire, se situaient dans le plus ou moins répétitif.

... fin de la période noire, sans vouloir la renier ... Il y a eu de bons trucs là-dedans ... et elle est chevauchée gaillardement par la période rouge puisque la noire se termine en 67 et la rouge commence déjà en 63, ce qui n'est pas simple. Mais il n'est pas simple du tout de s'expliquer ... J'explore mes domaines qui, n'en finissant pas de passer d'une pièce à l'autre, je vais à la cuisine me faire cuire un œuf.

La période dite rouge est de subversion tous azimuts, mais qui porte en elle comme la noire portait sa propre déstructuration, sa propre contestation. À cette époque, j'ai d'ailleurs écrit une partition qui s'appelait "Subversion-Dérision", c'est-à-dire aussi bien la dérision de la subversion. Soit par les textes eux-mêmes dans des partitions comme "Le dispositif et son disnéatif", comme "J'ai tort, j'ai tort, j'ai mon très grand tort", soit par la proposition musicale réduite au minimum, dans des pièces comme "Music promenade" ou "Presque rien".

C'est donc l'époque d'une certaine, et à plusieurs et différents degrés, rencontre du social et du politique avec les intentions musicales. Mais c'est surtout celle des démystifications de l'œuvre, de l'art et de l'artiste, du culte et du maniement du pouvoir sous toutes ses formes ; c'est celle aussi de l'observation de la société, de l'écoute du paysage, de l'interrogation de la parole des autres.

Lorsque je disais tout à l'heure que j'allais me faire cuire un œuf, c'est vrai, ça m'exaspère tellement de parler de moi que je me mets à marcher en long et en large, et je suis vraiment allé me faire cuire un œuf. Bien sûr, personne ne me le demande, mais écrire le texte pour un programme, c'est d'une quelconque manière parler de soi. Oui ... à propos d'exaspérer, cette attitude de dérision, ou le diable de la curiosité me poussant à m'occuper de choses qui ne sont pas de mon domaine a exaspéré le monde musical à mon égard. D'ailleurs, je le comprends très bien et je serais aussi exaspéré si j'étais le monde musical, puisque je m'exaspère moi-même ... lorsque je disais à un journaliste allemand : "Il faudrait que les compositeurs se préoccupent d'agriculture", c'était d'une complaisance ... et c'est très énervant.

J'ai eu tort.

Mais la période actuelle est une période bleue (ça ne veut pas dire que j'ai raison), bleue comme la Méditerranée, et j'ajoute mécréante et féminine. Autant de choses difficiles à expliquer. Par exemple, "Cellule 75" procède à la fois de rouge et de bleu, mais j'en parlerai plus tard.

À propos du mot mécréant, je sais bien que je devrais dire athée, mais mécréant c'est plus "gentil". Ça veut dire que je suis contre toute idée décrépite et *recrépité* d'un dieu ; d'autant plus qu'il s'agit de ce dieu unique que l'homme s'est fabriqué à son image. Évidemment, il n'a pas inventé un dieu à l'image de la femme, ça ne serait pas convenable. C'est pourquoi quand je dis que je suis méditerranéen, mécréant et féminin, ça veut dire que je reconnais en moi celles de mes composantes qui sont méditerranéennes, mécréantes et féminines. Ce dieu de pouvoir et de loi et qui d'ailleurs est la première apparition totalitaire n'a pas été inventé pour moi : comme femme, je ne le reconnais pas. Bien sûr, je ne suis pas une femme, mais c'est dire ainsi que je me lie intimement à elle, car dans ses sens, je ne rencontre pas trace de ce dieu de l'homme pour lequel la femme n'a jamais existé.

Donc, mon époque bleue, la voilà ... elle fait son apparition évidente avec "Entrée" dont je parlerai plus tard.

Ainsi, encore une fois, j'ai été exaspérant, j'ai parlé de toutes sortes de choses dont je n'aurais pas dû parler, mais ce que je voulais dire, c'est que ...

Luc Ferrari, 1979

.....

Autobiographie N° 12

Je suis, comme on dit, un compositeur indépendant. Mais j'ai plutôt l'impression d'avoir vécu dans la clandestinité. Ce qui m'a empêché de vieillir.

Je suis donc un beau jeune homme de cinquante-deux ans.

Alors, comment je suis rentré dans la clandestinité, pourquoi ?

Je crois que c'était tout enfant. J'ai été élevé par des femmes, et plus tard, j'étais encore et toujours entouré de femmes. C'est en vivant cette entente secrète que j'ai compris ce que c'était la clandestinité.

Quand elles ont vu que j'étais de leur rive, elles ont commencé à m'aimer. Il faut dire que j'y ai mis le paquet. Mais enfin, c'est pas simple d'aimer les femmes, c'est beaucoup plus simple (et dans les normes) d'aimer les hommes. Moi, ça ne m'intéresse pas beaucoup. Aussi les hommes ne m'aiment-ils guère. Il faut dire que je les accusais de tous les travers du pouvoir, sachant ouvrir les portes et les refermer quand il fallait. Et ce pouvoir-là me semblait perclus de *réactionnisme*, il était sans qualité même sous des couvertures bariolées et esthétiques.

Alors, je suis resté dans la clandestinité. Et là, dans l'insécurité totale, j'ai réfléchi, j'ai travaillé, j'ai aimé, j'ai haï, j'ai accepté un peu, j'ai beaucoup refusé, j'ai parlé, je me suis tu. En somme, j'ai vécu.

J'aurais pas dû.

J'ai fait des films j'aurais pas dû, j'ai écrit des textes j'aurais pas dû, j'ai même dit des choses que je pensais j'aurais pas dû, il faut dire que j'y ai pris mon plaisir j'aurais pas dû, d'ailleurs j'ai écrit une partition qui s'appelait : "J'ai tort, j'ai tort, j'ai mon très grand tort" eh bien j'aurais pas dû. Mais ça me fait penser que j'ai écrit une autre partition dont le titre était : "Liberté, liberté chérie"...

Et maintenant ça n'est plus la clandestinité, mais pas encore le crépuscule des dieux. Et les génies fanatiques continuent à lancer leur phallus vers le ciel, les héros continuent à vite courir après la médaille du meilleur coupeur d'oreilles en quatre. C'est la bousculade.

Maintenant, il reste la crampe.

Le cancer a passé l'arme à gauche. Mais il reste des séquelles de violence, des films catastrophes, des juke-boxes de guerre, des souterrains hurlants ou terriblement silencieux, des escargots agressifs, des modes répressives d'effervescences.

Y parviendra-t-on à l'exubérance de la tendresse, à l'arc-en-ciel de douceur, aux caresses de l'imagination ?

Luc Ferrari, 1982